ONZIÈME ANNÉE. — N° 247 15 AVRIL 1907 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

A propos de Prophéties nouvelles

Peut-on entrevoir l'avenir?

M. de Novaye, l'auteur d'un curieux travail sur la concordance des prophéties, paru l'an dernier, chez Lethielleux, et sous ce titre *Demain*, commence aujourd'hui dans l'*Echo du Merveilleux*, par le commentaire de la devise malachique de Pie X, une série d'études où il se propose de démontrer, au moyen de textes peu connus mais authentiques, que nous sommes à la veille de ce qu'il appelle le « *feu ardent* de la guerre et de la révolution. »

Ces études constitueront une sorte de contrôle et de preuve par neuf des calculs si originaux du mystérieux Nebo.

Pour Nebo, positiviste et mathématicien, les événements terrestres sont liés aux aspects du ciel et réapparaissent, plus ou moins modifiés par les influences combinées des astres, à des époques qu'il est possible de déterminer par avance de la même manière que le retour des éclipses.

Pour M. de Novaye, érudit et mystique, tout ce qui se passe, non seulement dans le monde, mais dans l'univers, a été, de toute éternité, réglé par le Créateur et il est possible, en analysant et en comparant les vaticinations des voyants et des prophètes qu'on suppose inspirés de l'esprit divin, d'entrevoir, dans leurs grandes lignes, les événements futurs.

Il est certain que si, par des méthodes aussi différentes, ces deux chercheurs aboutissent à des résultats identiques, il y aura de quoi faire réfléchir les plus sceptiques.

J'avoue pourtant, en ce qui me concerne, qu'une telle coïncidence sera moins faite pour m'émouvoir que pour m'intéresser.

Je ne crois pas à la possibilité de prédire l'avenir. Je n'y crois pas, pour cette raison un peu spécieuse, peut-être, que si l'avenir pouvait nous être révélé, cela ne changerait rien ni à nos idées ni à nos actes.

Une ou deux fois, sans doute pour nous prouver à nous-mêmes l'inutilité de cette révélation, la Providence a permis que, longtemps à l'avance, de grands événements fussent annoncés en termes clairs pour une date déterminée.

L'exemple le plus fameux est celui de la Révolution.

Dans sa lettre à Henri II, en 1550, Nostradamus s'exprimait ainsi : « ... icelle année sera faicte plus grande persécution à l'Eglise chrétienne que n'a été faicte en Affrique, et durera celle-ci jusques à l'an *mil sept cens nonante deux* (1792), que l'on cuidera estre une rénovation de siècle. »

Pierre d'Ailly, dans un manuscrit *De persecutionibus ecclesiæ*, découvert à la bibliothèque de Marseille et datant de 1418, annonce pour 1789 « de nombreux, grands et merveilleux changements, surtout dans les lois et les sectes ».

Enfin, dans un livre intitulé *De l'Etat et Mutation des Temps*, Roussat, en 1548, écrivait, d'après les astrologues de son temps : « Mesme les astrologues disent estre à venir environ les ans de Nostre-Seigneur *mil sept cens octante et neuf* (1789) avec dix révolutions saturnales et oultre environ *vingt-cinq ans après* (1814) sera la quatrième et dernière station de l'altitudinaire firmament... si le monde jusques à ce et tel temps dure, qui est à Dieu seul

contigu, de très grandes, merveilleuses et épouvantables mustations et altérations en iceluy universel monde : mesmement quand aux sectes et loix. »

Il était difficile, on en conviendra, de prédire, deux ou trois siècles à l'avance, avec plus de précision l'ensemble des événements qui se déroulèrent depuis la prise de la Bastille jusqu'à la chute de Napoléon.

A quoi cela a-t-il servi?

⁂

Je vois bien ce qu'on peut répondre.

Les esprits religieux diront : « On n'a pas cru à ces prédictions ; on les avait même complètement oubliées au dix-huitième siècle et il ne pouvait en être autrement : rien, dans la personne de leurs auteurs, ne permettait de les prendre au sérieux. Elles ne portaient point le cachet de la divinité. Elles n'avaient même pas ce caractère de véridicité qu'auraient pu leur donner d'autres prédictions des mêmes auteurs, vérifiées déjà. Il n'en est pas de même des prophéties sur lesquelles s'appuie M. de Novaye pour nous annoncer la guerre et la révolution prochaines. De ces prophéties, les unes émanent de saints personnages que l'on peut croire à bon droit inspirés du Ciel, les autres ont été vérifiées par les événements jusqu'à l'époque où nous sommes, et il y a lieu de supposer qu'elles le seront encore dans l'avenir. »

Les esprits scientifiques diront : « On n'a tenu aucun compte de ce qu'ont annoncé Nostradamus, Pierre d'Ailly et Roussat, parce que leurs prévisions ne reposaient sur aucune observation contrôlée, sur aucune donnée positive. On aurait aujourd'hui le droit de ne pas faire plus de cas des prédictions de Nébo, si Nébo ne fournissait aucune démonstration à l'appui de ses dires. Il n'en est pas ainsi. Nébo, remontant le cours des âges, prouve, par ses théories des cycles astraux, que les mêmes événements se renouvellent périodiquement avec les mêmes ciels, en se superposant parfois, mais dans leurs éléments généraux en concordance toujours exacte avec la situation des planètes. Comment, dans ces conditions, chacun ne serait-il pas ébranlé dans sa conviction que le futur est impénétrable? »

Cela est parfaitement raisonné, je n'en disconviens pas ; mais vous pouvez faire afficher sur les murs de toutes les communes de France les prédictions de Nébo et les prédictions de M. de Novaye et vous verrez le résultat : quelques individualités isolées peut-être en feront leur profit, l'ensemble de la Nation n'y attachera aucune créance et le monde continuera d'aller comme il allait.

⁂

Il faudrait, voyez-vous, pour qu'un peuple pût *croire* à des prédictions, et par là j'entends *régler ses actes sur les événements annoncés*, que les exemples de prédictions réalisées fussent nombreux et s'imposassent à lui avec évidence. Or, quelques rares cas seulement se sont produits. J'ai cité celui de la Révolution. On n'en citerait pas beaucoup d'autres.

Ici, vous m'arrêtez et vous vous écriez : « Est-il possible que vous, monsieur Gaston Mery, vous osiez soutenir qu'il n'y ait, dans l'histoire, que quelques cas de prophéties réalisées! C'est le contraire qui est vrai — si vrai qu'on a pu dire que rien n'arrive en ce bas monde, qui n'ait été prédit! » Et, sans compter les prophéties de la Bible réalisées par la venue du Christ, vous me citez toute une liste de prédictions, où, après coup, avec une précision en quelque sorte mathématique, on a pu lire l'annonce d'une foule de faits historiques, révolutions, guerres, règnes ou catastrophes...

A mon tour, je vous arrête et je vous réponds : « Je ne nie la réalisation d'aucune de ces prédictions. Je crois comme vous, dur comme fer, que rien d'important ne se passe ici-bas qui n'ait été prédit. La collection de l'*Echo du Merveilleux* en contient d'innombrables preuves. Seulement, je n'envisage pas les choses de la même façon que vous. Je vais vous expliquer ce qui nous sépare. »

Ce qui nous sépare, c'est ceci. Lorsque vous dites : « Rien n'arrive qui n'ait été prédit », cette phrase a pour vous la signification suivante : « Rien n'arrive qui n'ait été annoncé aux hommes. » Lorsque je prononce la même phrase, elle a pour moi cet autre sens : « Rien n'arrive qui n'ait été prévu. » Votre pensée est que les prophéties sont faites pour informer les mortels de ce qui les attend et leur permettre d'arranger en conséquence leurs petites affaires spirituelles ou temporelles. La mienne est que les prophéties sont faites, non pour prévenir les hommes de ce qui les menace, mais pour leur affirmer l'existence de Dieu.

Et c'est moi, me semble-t-il, qui ai raison contre vous.

⁂

Je le prouve.

Si la Providence, par les prophéties qui se réalisent, voulait réellement informer le genre humain des événements futurs, elle ne lui ferait pas, qu'on me passe l'expression, la mauvaise farce de l'en informer en termes incompréhensibles. Elle ne l'obligerait pas à deviner des rébus. Elle lui parlerait avec cette simplicité, ce symbolisme clair qui est la marque, depuis Jésus, de toutes les révélations divines. Or, les prophéties, même les plus authentiques, n'ont point ce caractère. Je n'en veux pour exemple que l'Apocalypse de saint Jean.

Le propre des prophéties, au contraire, c'est d'être si mystérieuses, si obscures, si embrouillées, qu'il est impossible d'y distinguer, non seulement la date, mais la forme, même imprécise, des événements auxquels elles s'appliquent. Et, de fait, aucune des prophéties réalisées connues, que ce soient celles de la Bible ou celles des temps modernes, n'avaient, avant l'événement, laissé entrevoir à leurs commentateurs même une étincelle de la vérité qu'elles contenaient. Pour ne prendre qu'un exemple, le plus émouvant et le plus saisissant : les Juifs étaient très loin de concevoir le Messie tel qu'il apparut. Et, pourtant, il n'y a rien dans la Bible qui ne concorde, d'une manière intime et absolue, avec la vie et la mission du Christ.

Ce mystère, cette obscurité ne s'expliquent donc pas dans la thèse qui présente les prophéties comme des *avertissements*; ils s'expliquent à merveille dans la thèse qui regarde les prophéties comme des *témoins*.

La Providence, dans des textes incompréhensibles « avant », mais lumineux « après », décrit par anticipation les événements de ce monde, de manière que l'humanité, lorsque ces événement se réalisent, ait la notion nette qu'une volonté supérieure les a voulus et dirigés et qu'elle n'ait plus d'excuse à ses négations devant cette preuve concrète, évidente et indiscutable de l'existence de Dieu.

⁂

Il semblerait découler de ce qui précède que l'on fait œuvre vaine en essayant, comme l'entreprend de nouveau M. de Novaye, de découvrir le sens caché des prophéties.

Ce n'est pas notre pensée. Si telle était notre manière de voir, nous n'aurions pas accepté la précieuse collaboration de l'auteur de *Demain*.

Ce serait faire œuvre vaine, ce serait se livrer à un simple jeu d'esprit, si, en cherchant à expliquer les prophéties, nous avions pour but de prémunir nos contemporains contre les dangers qui les menacent, puisque nous croyons avoir démontré que cette explication est impossible *a priori*.

Notre but, en publiant les travaux de M. de Novaye, quelles que soient ses idées personnelles sur la question, est tout autre.

Nous voulons montrer ce que les ressources de l'esprit humain, sagacité, logique, science et imagination, appliquées au commentaire des prophéties, peuvent en déduire de données précises, afin de confronter plus tard, si nous vivons assez pour cela, ces déductions avec les événements auxquels elles se rapportent et tirer de la comparaison, ce qui n'est inutile pour personne, une leçon d'humilité...

GASTON MERY.

IGNIS ARDENS

IGNIS ARDENS, *le feu ardent*... surnom du pape Pie X dans la prophétie de saint Malachie, écrite vers 1139 et imprimée depuis 1595. On sait que cette prophétie définit chaque pape par une devise où sont annoncés, isolément ou ensemble, soit une caractéristique de ses armoiries, soit un trait saillant de son caractère, soit des événements remarquables de son règne. Elle est connue depuis l'époque que je viens de rappeler; elle a été confirmée au fur et à mesure de la succession des papes, d'une façon souvent frappante pour les pontifes marquants, toujours d'une façon acceptable pour les autres. Deux devises en montrent le caractère nettement prophétique, celles de Pie VII et de Pie IX. La première est *Aquila rapax*, *l'Aigle ravisseur* : le pape ravi par l'Aigle et séquestré à Fontainebleau. La seconde est *Crux de cruce, la Croix de la croix* : la Croix du Christ dépossédée par la croix de Savoie. Elles sont toutes deux typiques et dispensent d'en citer d'autres.

Ignis ardens désigne donc Pie X. Le règne de celui-ci n'est pas encore terminé, et les caractéristiques de sa devise n'ont peut-être pas toutes apparu. Mais déjà, sans mettre en relief le zèle de ce pape

pour la religion, zèle qu'on peut qualifier de *feu ardent*, nous constatons que, depuis qu'il est sur le trône de saint Pierre, et cela par une succession continue qui ne s'est jamais produite auparavant, et qu'annonça sous son prédécesseur la catastrophe de la Martinique, *le feu ardent* a joué un rôle terrifiant par l'éruption du Vésuve, l'incendie de San Francisco, celui de Valparaiso, celui de la Jamaïque, les catastrophes de Courrières, de Reden, de l'*Iéna*, etc... En voilà déjà bien assez pour justifier *Ignis ardens*.

Mais que nous présage l'avenir, immédiat peut-être? Dieu seul le sait; cependant il a voulu, pour nous mettre en garde, nous entr'ouvrir le rideau qui cache cet avenir, et jamais à aucune époque, en plus des avertissements d'ordre physique comme ceux que nous venons d'énumérer, ses menaces par les voix de ceux qu'il inspire ne se sont plus accumulées.

Nous savons que le peuple juif de l'Ancien Testament fut prévenu par ses prophètes de tout ce qui devait lui arriver; les prophéties remplissent la Bible et se sont accomplies avec une terrifiante exactitude sans convaincre le peuple à tête dure que Dieu avait choisi pour sien. Malgré certains interprètes de l'Ecriture qui veulent que, depuis le Christ, la race des prophètes se soit éteinte avec saint Jean, l'auteur de l'Apocalypse, il est de vérité historique que tous les âges, depuis le commencement du Christianisme et surtout en France, qui au moment du baptême de Clovis fut proclamée le peuple choisi de Dieu pour remplacer Israël déchu, en ont vu surgir, et cela d'une façon continue jusqu'à nos jours. Toutes les prophéties visent une époque de rénovation politique et religieuse précédée d'une crise épouvantable de guerres et de révolutions, terminant l'ère inaugurée par la Révolution Française; c'est donc au sujet des temps actuels, depuis et y compris cette révolution, qu'elles insistent; et toutes, chose inexplicable pour ceux qui ne veulent pas les admettre, ont, sauf en des détails de peu d'importance dus généralement à l'erreur personnelle d'interprétation du voyant ou de ses interprètes, été réalisées par ce qui est passé, pour lequel elles concordent comme pour l'avenir. Nous avons il y a quelque temps publié un livre qui citait les principales et faisait ressortir ces concordances.

D'après *toutes*, nous entrons dans l'ère terrible préliminaire à la rénovation; nous voudrions que notre parole, toute faible et inexpérimentée qu'elle est, ne reste pas la parole de Cassandre et soit quelque peu écoutée, afin que tous ces événements redoutables, annoncés d'une façon comminatoire et dont la gravité sera en raison directe de notre incrédulité, soient adoucis dans la mesure du possible.

Une tourmente épouvantable nous menace : le feu dévorant, dont les avertissements tristement prodigues nous impressionnent actuellement sans que nous en comprenions le pourquoi, sera aussi, d'après les prophéties et à bref délai, l'embrasement par la guerre, la révolution et l'anarchie. Cette guerre, qui mettra le feu à toutes les passions humaines, on la voit venir : les journaux la sentent et énumèrent les raisons qui font croire à son arrivée : elle éclatera d'ici peu. Son cortège d'horreurs sera compliqué de toutes celles de la guerre civile, car les foules excitées par les théories subversives de ceux qui ne veulent ni Dieu ni maître, et n'attendent que l'occasion favorable pour jeter celui qui n'a rien contre celui qui possède, sont prêtes au premier signe à répandre la terreur et la dévastation. Quelle est du reste la devise du successeur de Pie X? *Religio depopulata, la religion dépeuplée...*

Qu'on fasse donc un peu attention à ces voix qui portent les avertissements du Ciel, qui depuis un siècle sont devenues de plus en plus nombreuses, de plus en plus pressantes, claires et effrayantes, tout en conservant entre elles — et cela avec la certitude que leurs auteurs ne se connaissaient pas — la concordance la plus frappante. Que la partie saine de cette nation française qui a été, par ses théories subversives, la cause principale de la décadence actuelle, se ressaisisse et mette en pratique les conseils qu'ils donnent, et cela afin, non de détourner — nous en avons, il est à craindre, trop fait pour oser l'espérer — mais d'atténuer le châtiment par lequel Dieu nous purifiera dans *le feu ardent* de la guerre et de la révolution.

Cassandre à Troie avait déjà une « mauvaise presse » ; il en est toujours ainsi et on hausse les épaules en entendant parler de prophéties ; on se refuse, par mépris, à les étudier et même à les lire ; mais celui qui prend sur ce fonds de scepticisme l'empire nécessaire pour examiner, même d'un esprit préconçu, un texte sérieux ou deux, ne peut s'empêcher d'en être impressionné, continue son étude, et est immanquablement frappé des raisons que la réflexion lui impose en faveur de l'ensemble des prophéties modernes.

Nous avons l'intention, dans cette revue, de continuer le travail de divulgation que notre livre a commencé, et de citer les parties les plus intéressantes des vaticinations que nous n'avons pas encore pu faire connaître. Nous en donnerons les

preuves d'authenticité, et nous espérons qu'elles susciteront chez nos lecteurs des réflexions qui leur seront profitables, leur serviront d'avertissement salutaire, et aideront au repentir et à l'amélioration nécessaire pour atténuer la crise fatale prochaine et inévitable.

Puissons-nous ne pas crier « Casse-cou » en vain!

Baron de Novaye.

Reportages dans un fauteuil

⁂ *Le Merveilleux au Salon : I. A la Société nationale des Beaux-Arts.*

« Je sais dire, mais je ne sais que dire », est un joli mot d'artiste. Il résume à merveille l'art des Salons, où l'on trouve tant de mains habiles et si peu de cerveaux pensants. Il ne s'applique pas mal, non plus, à cette renaissance un peu confuse du sentiment spiritualiste chez les peintres, que nous constatons ici chaque année. L'art, réveillé de la torpidité naturaliste, ressemble à cette nymphe de Roll, qui s'étire délicieusement dans le premier rayon de soleil, et qui me paraît étourdie et ivre, le visage tout rougi et comme gonflé.

L'exposition de Roll est bien curieuse à ce point de vue. Il est évidemment préoccupé de symboles qu'il ne parvient pas à exprimer avec clarté. Ainsi sa femme nue qu'il intitule simplement « Femme », et qui, d'une falaise, domine la ville immense. Ainsi, aux dessins, ces œuvres si curieuses, les « Flammes rédemptrices », le « Soleil de l'au-delà »...

Et La Touche, quelle piquante morale a-t-il enclose dans ses panneaux, si jolis de couleur, exécutés pour le salon ovale du ministère de l'Agriculture ? Le salon fait partie de l'ancien hôtel construit par Mme du Barry, et sert aux réceptions de la femme du ministre. Les invités de Mme la ministresse se régaleront les yeux de ces scènes si amusantes : une jolie femme blonde pansant le bras blessé d'un satyre, pendant qu'un petit singe tient gravement une bande de linge, le satyre est sérieux, la jolie femme attentive et souriante ; au fond de la toile, une automobile jaune attend ; peut-être l'automobile amena-t-elle la jolie femme et a-t-elle blessé le satyre, curieux et familier à la façon de celui que M. La Touche suspendait, l'an dernier, à l'arrière de son « Carosse rouge » ? Dans un autre panneau, la jolie femme se recoiffe, et le joli singe ramasse une fleur à demi-effeuillée tombée dans l'eau.

Plus loin, notre blonde héroïne reçoit les adieux d'un cavalier qui lui baise fervemment les mains, avant de descendre les marches d'un vieil escalier vermoulu ; le petit singe porte toujours le plus gravement du monde une lanterne vénitienne. Enfin, dans le dernier panneau, la jeune beauté assagie berce un enfant sur ses genoux, tandis qu'une fillette se penche et rit à son oreille et que le fidèle petit singe pêche à la ligne.

M. Jean Béraud s'amuse avec son Hébé offrant à boire à l'aigle de Jupiter. Malgré la foudre entre ses serres, l'aigle de Zeus, qui trempe bonassement son bec dans la tasse, manque singulièrement de majesté ; il a l'air d'un petit gerfaut. La tête et le buste d'Hébé sont au contraire très solidement construits ; le vif sourire de ses yeux bleus et de ses lèvres de corail accentue le contraste entre sa vivante personne et le décor nuageux.

M. Cornillier nous montre sur une cime altière les trois aveugles qui mènent le monde : l'Amour, la Fortune et la Mort. M. Friant nous présente une faunesse rieuse qui enroule ses tresses autour de son cou. M. Gervex nous fait assister une fois de plus à la naissance de Vénus dont les vagues caressent le beau corps. Le même vieux sujet a tenté M. Monod. M. Armand Point, avec son grave talent, soulève le voile d'Eurydice sous les yeux éperdus d'Orphée, symbole de toutes les joies que nous fait perdre l'imprudente précipitation du désir.

M. Maurice Denis, dans sa manière si particulière, évoque Polyphème, et Bacchus près d'Ariane. Mais on sera surtout charmé de sa « Nativité ». L'expression de ferveur des deux bergers agenouillés à droite est admirable. M. Dagnan-Bouveret atteint également un haut degré d'intensité dans l'expression du visage de sa Vierge, et M. Séon, dans sa « Rose mystique ».

M. Hawkins offre à méditer ce symbole : une pure figure de lumière sesquissant au-dessus d'une hideuse Chimère qui tord avec rage un corps de serpent ailé. M. Schwobe figure par des sombres bouches hurlantes le rugissement des vagues.

M. René Ménard, dans un de ces beaux paysages décoratifs où il sait répandre tant de sérénité, nous montre le berger Pàris tendant la pomme à Vénus. M. Bonnencontre fait surprendre par des faunes des bacchantes avinées. M. Henri Baudot, dans un joli panneau de décoration, anime une eau fraîche et mystérieuse par les ébats des ondines. Ne vous fiez pas à la grâce de ces jolis corps, et observez, du reste, que celle qui nous regarde, la tête renversée dans l'eau, offre dans le raccourci du visage un inquiétant masque félin. Du même peintre, une svelte Diane, retenant sous la futaie un chien prêt à s'élancer.

M. de Glahn a pris pour sujet d'intéressants projets de décoration : les Danaïdes et un « Soir antique » peuplé de figures hiératiques.

M. Cadel a peint une amusante visite au sorcier. M. Dinet illustre de sa riche couleur le Merveilleux maure, avec son enchanteresse Zainal, qui retournait les cœurs des hommes comme les bagues de ses doigts.(Sliman ben Ibrahim).

M. Jean Veber, dont les spirituelles et savoureuses fantaisies sont toujours la joie du Salon, retrace une bien curieuse scène d'envoûtement dans le Sud-Oranais. Il faut voir tous ces vieux visages convulsés de sorcières autour de la jeune envoûteuse nue qui promène au bout d'un fil sa poupée sacrilège représentant un petit soldat français.

A la sculpture, comme toujours, pas mal de mythologies : une Diane et des nymphes des bois de M. Escoula; une Aphrodite, de Roche ; une Naïade, d'Halou; une Terpsichore, de Stapfer, un Marsyas dormant, de Glioustain, etc.

Un ex-voto de saint Hubert, jolie exquisse de plâtre patiné, de Leduc :

Hubert, quittant noble déduict,
A cette croix tant vénérée
Epieu, cor, épée suspendit...
Par lui la meute délaissée
Gémit.

M. Kafka, dans son projet de tombeau, nous montre, non sans quelque lourdeur, l'enveloppement de l'Amour et de la Mort ; et M. Talporin s'essaie, sans doute à la sculpture spirite, avec sa maquette, intéressante d'ailleurs, qu'il intitule : « Ténébreusement, nous rentrons dans la vie sans être préparés. »

George Malet.

CEUX QUI NE NIENT PAS LE MERVEILLEUX

Chez M. François Coppée

J'ignore si l'oubli dans lequel on laisse croupir le chef-d'œuvre de grâce légère et de fraîche émotion qui s'appelle *Le Passant* est, pour son auteur, un sujet d'amertume. Je ne sais pas davantage si M. François Coppée garde rancune à ceux qui, pour l'atteindre, privent le public, leur client, d'un spectacle qu'il aime, et poussent l'attachement aux principes jusqu'à refuser de faire jouer une œuvre dont les représentations contribueraient à remplir leur caisse pour monter, à grands frais, certaines pièces signées par des au eurs pensant bien mais écrivant mal, et dont les tirades produisent un effet qu'on peut, sans exagération, comparer à celui de la machine pneumatique. Mais, puisqu'il vient de fonder un prix que l'Académie française décernera tous les deux ans à celui d'entre les jeunes poètes que la beauté de ses rythmes désignera plus particulièrement aux suffrages des Immortels, je crois pouvoir en conclure que l'ami des humbles ne tient pas rigueur aux derniers venus de leurs propos irrévérencieux.

L'autre jour, lorsque je suis allé l'interviewer sur le Merveilleux, j'aurais certainement mis à profit l'occasion qui m'était offerte pour amener le poète à me parler de la poésie moderne, si M. François Coppée ne m'avait confié qu'il était légèrement souffrant.

« Je suis sourd, à la suite d'un abcès à l'oreille, me dit-il en me priant d'élever la voix. Cette infirmité, heureusement temporaire, ne disparaîtra, ont pronostiqué les médecins, que d'ici une quinzaine de jours. C'est bien amusant, pour moi qui n'entends rien, et pour les autres qui sont obligés de crier s'ils veulent que je les comprenne ».

Je ne voulus pas fatiguer l'illustre académicien et je me bornai à lui demander s'il croit au Merveilleux. Voici ce qu'il me répondit :

« Je crois évidemment au surnaturel, l'immortalité de l'âme ne faisant aucun doute pour moi, puisque je suis catholique. Mais je ne peux pas dire, cependant, que je crois au Merveilleux. Je ne le peux pas parce que je n'ai jamais été témoin de faits analogues à ceux que rapporte l'*Echo*.

« Or, comme il convient, à mon avis, de parler de choses aussi graves avec beaucoup de prudence, je ne veux émettre aucune opinion.

— Je comprends trop bien ce scrupule, mon cher Maître, pour tenter, par de perfides questions, de vous faire sortir de la réserve qu'il vous plaît d'observer. Toutefois, je vous demanderai si, d'après les conversations que vous avez eues ou entendues, d'après les lectures que vous avez faites, il ne vous est pas possible de me dire, sinon quelle est votre opinion, du moins quelle est votre impression ?...

— Une impression..., répond M. François Coppée, mais je n'en ai pas ! Et quand bien même j'en aurais une, elle ne saurait comporter un bien grand intérêt. Une simple impression ne compte guère en semblable matière ! Seules, les opinions basées sur une compétence incontestable ou sur une observation minutieuse des faits ont une certaine valeur. Une impression, c'est trop fragile pour être pris au sérieux.

« Je vous le répète, j'ignore complètement le Merveilleux. Je n'ai rien vu, même à Lourdes où je suis

allé d'ailleurs bien avant qu'on y constatât les prodiges dont on a parlé depuis. Par conséquent, je ne sais rien.

« Je connais, certes, pour en avoir entendu parler, les travaux auxquels se livrent des savants tels que MM. de Rochas et Richet ; mais c'est tout. J'estime donc que je suis trop peu compétent, non seulement pour vous faire une déclaration catégorique, mais même pour vous communiquer la plus petite impression.

— Vous me dites, mon cher Maître, que vous n'avez jamais rien vu... Me permettez-vous de vous demander si, parfois, vous avez cherché à voir ?..

— Non, en vérité, jamais je n'ai cherché à voir quoi que ce soit. C'est d'abord pour cette raison que je ne peux émettre aucune opinion. Nul phénomène merveilleux ne s'est spontanément produit devant moi, cela est vrai ; mais, comme je n'ai jamais tenté d'en provoquer un seul, il m'est logiquement interdit de dire : je suis sceptique, ou : je suis croyant.

« De plus, étant donné que je crois fermement que l'âme est immortelle, il ne m'est pas permis de douter que cette âme puisse, une fois qu'elle l'a quittée, revenir sur cette terre.

« Je ne nie donc pas la possibilité des communications qui, dit-on, s'établissent entre les vivants et les morts. Mais je n'ai aucune preuve de la réalité de ces phénomènes, et j'ajoute que je me demande si les âmes qui répondent à l'appel des évocateurs sont bien celles dont elles donnent le nom. Je crois qu'on n'a aucune garantie, quant à leur identité, et je crains bien que ceux qui entretiennent des communications avec l'au-delà soient les dupes de mauvais esprits se présentant à eux avec un faux état civil. »

Et M. François Coppée hoche la tête. Puis, allumant une cigarette :

« A propos, me dit-il, puisque je ne peux pas vous donner les éléments nécessaires au copieux article dont vous êtes venu prendre ici l'inspiration, il faut au moins que je vous raconte une aventure qui m'est arrivée et qui s'est renouvellée plusieurs fois.

« Donc, une nuit — il y a longtemps de cela — j'étais couché depuis un bon moment déjà, quand je fus arraché de mon sommeil par le son d'une voix qui prononçait mon nom.

« Je sursautai.

« — Quelqu'un m'appelle ? questionnai-je.

« Et comme nulle réponse ne me fut faite, je pensai que j'avais rêvé et je me rendormis.

« Plusieurs jours se passèrent et, naturellement, je ne pensais plus à l'appel qui avait troublé mon sommeil, lorsqu'une belle nuit, toujours quelques instants après que je m'étais endormi, j'entendis encore, et très distinctement, prononcer mon nom.

« Me souvenant du premier appel qui m'avait éveillé quelques nuits auparavant, je me dressai sur mon séant :

« — Qui m'appelle ? demandai-je.

« Personne ne donnant signe de vie, je questionnai de nouveau et avec quelque impatience :

« — Enfin, que me veut-on ?

« Comme je ne reçus aucune réponse, je me rendormis fort en colère.

« Je n'étais pas au bout de mes peines, car, d'autres nuits encore, je fus éveillé en sursaut par cette même voix et jamais je n'obtins de réponse quand je demandai qui m'appelait ainsi.

« Tout d'abord, ces appels m'inquiétaient un peu ; mais je fis cette remarque que le son de la voix prenait, chaque nuit où elle se faisait entendre, une intonation différente Et je constatai que cette intonation était en rapport avec les sentiments dont j'avais été moi-même animé pendant la dernière partie de la journée. Quand j'avais été satisfait, la voix m'appelait d'un ton joyeux ; quand je n'étais pas content de mon travail, la voix prenait un air de reproche.

« J'en ai conclu que personne ne devait prononcer mon nom et que j'étais tout simplement halluciné.

« C'est la seule fois où je fus étonné par un phénomène, étrange au premier examen, mais qui, vous le voyez, ne doit rien avoir de bien merveilleux.

« Je regrette de ne pouvoir vous en dire davantage, mais, vraiment, j'estime qu'on ne peut pas trancher des questions aussi sérieuses quand on les connaît aussi peu que moi.

« La probité exige qu'on se montre très réservé lorsqu'il s'agit de juger un sujet si délicat et si profond, car, en niant ou en affirmant à la légère la réalité des phénomènes merveilleux, on se moquerait ni plus ni moins du public, qu'on risquerait d'induire en erreur. »

C'est sur ces mots que je quittai M. François Coppée, en jetant un regard d'envie sur le joli jardin qui s'étend devant les fenêtres de son rez-de-chaussée et que le soleil renaissant inondait de ses gais rayons. Et cette idée me vint alors que ce doit être dans ce parc en miniature que rampait le liseron qui, ayant entendu la fauvette chanter dans un tilleul,

> Etait au désespoir de fleurir pour lui seul.

Et je me représentais le bon poète suivant — avec quelle sollicitude ! — les efforts de l'humble sarment qui, croyant,

> ... l'innocent, que quelque chose unit
> Ce qui pousse et fleurit à ce qui vole et chante,

se mit en devoir

D'enlacer ce grand arbre à la rugueuse écorce
Et de grimper là-haut, là-haut, près de ce nid.

Et je voyais M. François Coppée venant constater chaque matin les progrès de la veille. Hélas ! ils allaient toujours en décroissant, les progrès, car,

A gravir les sommets aux écureuils permis,.

le vaillant mais chétif liseron s'anémiait de jour en jour sous les yeux attristés du poète, si bien que, devenu trop débile au moment où il allait atteindre son but,

Il ne put supporter la fraîcheur du feuillage
Et mourut en donnant, le jour de son trépas,
Une dernière fleur que l'oiseau ne vit pas,

mais que vit M. François Coppée, qui, d'une larme, l'immortalisa.

GEORGES MEUNIER.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

L'article de notre Directeur sur l'Aviation et la Force psychique a suscité, dans le monde scientifique, d'intéressantes discussions, dont nos lecteurs ont entendu déjà les échos. Ils liront certainement avec la plus vive curiosité l'article suivant qui a paru dans le dernier numéro de La Voie, *originale publication consacrée à la Haute Science.*

« *Le problème de l'aviation résolu par les sciences psychiques* ». Tel est le titre suggestif sous lequel M. Gaston Mery (1), dans un de ces aperçus rapides, légers et synthétiques dont il a le secret, met son intelligence aux prises avec le gros problème de la pondérabilité de la matière. Pourquoi l'atome matériel est-il pesant ? Peut-on concevoir que cette propriété soit susceptible de modifications, voire de disparition complète ? Comment expliquer cet étrange phénomène qui fait que les médiums en transe et les saints en extase s'envolent subitement au plafond ? Nous voici transportés sur un de ces terrains frontières de la connaissance humaine, que savants, philosophes et occultistes s'efforcent à l'envi de labourer.

Au milieu de ce champ en friche, M. Mery évolue avec une légèreté que nous envions et que nous ne saurions imiter. Il résume brièvement les phénomènes observés par les physiciens et les psychistes, esquisse en deux mots une théorie explicative à la forme aimablement paradoxale, bondit au milieu des conclusions pratiques les plus imprévues, pour nous prophétiser un mode futur d'aviation basé sur la lévitation des corps, et prend congé de nous sur une pirouette en disant avec un aimable sourire : « J'ai équipé la chimère. A d'autres de la chevaucher et de la conduire au but. »

Nous sommes, hélas ! trop mauvais cavalier pour tenter semblable aventure : la chimère nous désarçonnerait assurément. Mais il nous semble que cette noble bête, que M. G. Mery fait passer devant nous dans un galop fantastique, mérite d'être examinée au repos et d'un peu plus près. Peut-être n'a-t-elle d'une chimère que l'apparence...

Après avoir rappelé les phénomènes bien connus aujourd'hui de lévitation d'objets ou de corps humains, d'augmentation ou de diminution du poids des médiums, le directeur de l'*Echo du Merveilleux* ramène à deux les hypothèses explicatives possibles. Ou bien, en effet, il faut que la force attractive de la pesanteur, supposée constante, soit contre-balancée par une autre force variable, comme elle l'est, par exemple, par la force ascensionnelle du gaz dans l'hypothèse d'un ballon qui s'élève en l'air ; suivant que la résultante de ce couple de forces sera négative, nulle ou positive, le ballon s'élèvera, restera stationnaire ou redescendra. Ou bien il faut supposer que la force de la pesanteur même, l'attraction terrestre, le potentiel gravifique, pour parler en physicien, soit variable, susceptible de s'annuler ou de prendre des valeurs négatives, c'est-à-dire de se transformer en force répulsive. Et alors, les objets matériels, cessant d'être pesants, flotteront ou même s'élèveront en l'air.

De ces deux hypothèses, la première est généralement adoptée. On admet que, si Eusapia, placée par le colonel de Rochas dans le plateau d'une balance, accuse un poids variable, c'est parce qu'Eusapia est une façon de pile électrique, un générateur de force, produisant des effets d'attraction et de répulsion qui viennent tantôt s'ajouter à l'action de la pesanteur, et tantôt la contre-balancer. M. G. Mery trouve cette théorie trop compliquée pour être réellement conforme aux lois de la nature : il faudrait supposer, dit-il, l'existence, non seulement d'une force inconnue, mais de deux : l'une du même sens que la pesanteur et l'autre de sens inverse. Et pourquoi ces deux actions inverses ne seraient-elles pas produites par la même force ? Les sensitifs de Reichenbach ne sont-ils pas endormis par l'un des pôles de l'aimant et réveillés par l'autre ! La balle de sureau du pendule électrique n'est-elle pas attirée et repoussée tour à tour par le verre électrisé qu'on lui présente, suivant les polarisations successives d'une même force ? Il n'y a rien d'invraisemblable, semble-t-il, à croire que les atomes

(1) *L'Echo du Merveilleux*, 1er février.

qui constituent le corps d'Eusapia pèsent toujours leur même poids, c'est-à-dire sont toujours attirés vers le centre de la terre par une force constante, mais que la force magnétique développée par le sujet les sollicite en outre dans un sens ou dans un autre.

M. G. Mery préfère supposer que c'est la pesanteur même qui constitue une force variable. Sans doute, la thèse ne peut pas se soutenir, s'il s'agit de la matière à l'état physique, telle que nous la connaissons : toute la physique la condamne. Mais rien ne prouve que la matière ne puisse avoir d'autres modalités que la modalité physique, qu'il ne puisse exister, comme disent les occultistes, un plan astral, un plan mental, etc..., c'est-à-dire un monde — nécessairement matériel, puisque tout est substance dans l'Univers créé — mais composé d'une matière différente de la matière physique. jouissant d'autres propriétés. Si la matière physique est pondérable, c'est-à-dire pesante, rien ne prouve qu'une modalité plus subtile de la matière (disons de la matière astrale, pour fixer les idées) (1), doive nécessairement aussi être pondérable.

Toutes les expériences de psychisme, d'occultisme et de mystique semblent bien arriver à démontrer le contraire. La pondérabilité ne serait donc qu'une propriété temporaire ou accidentelle de la matière, liée à la seule modalité physique, tandis que certaines autres de ses propriétés, comme l'impénétrabilité ou l'inertie seraient des propriétés permanentes liées à toutes ses modalités. En effet, on n'arrive pas à concevoir que, sur aucun plan, par définition, un atome de matière puisse se laisser pénétrer par un autre atome (2), et on peut définir la matière en disant que c'est l'Impénétrable, l'Indivisible, et l'Inertie ou la Passivité. On ne peut pas, au contraire, définir la matière en disant qu'elle est pondérable, car c'est là une simple notion expérimentale, et rien ne prouve que la pondérabilité subsiste encore si la matière peut changer de modalité.

Ceci dit, nous arrivons à la « chimère » de M. Gaston Mery, qui peut se résumer à peu près ainsi : la matière physique, telle que nous la connaissons, se compose de l'union intime de deux éléments : l'un est l'atome proprement dit, l'autre le « fluide ». De ces deux éléments, celui dans lequel réside l'attribut de pondérabilité, c'est le « fluide ».

Si un médium s'extériorise en dissociant la matière même de son corps, son corps perd son poids parce que le fluide sort de lui. En s'extériorisant suffisamment, il pourra arriver à flotter en l'air. S'il absorbe, au contraire, le fluide des assistants, il deviendra surpesant. Et voilà le problème de l'aviation résolu... au pays des chimères.

Présentée sous cette forme, l'idée semble un paradoxe fait à plaisir pour déconcerter le lecteur. Le « fluide » pesant et la matière sans poids par elle-même ! Ne pourrait-on demander à M. G. Mery, pourquoi, lorsqu'un homme meurt, son cadavre ne s'envole pas au ciel, puisque cet homme a subi l'extériorisation la plus complète qui se puisse imaginer, et a dû perdre tout principe pondérable ? Soutenir que la matière physique, telle que nous la connaissons, puisse échapper aux lois de la pesanteur ne peut être qu'un agréable jeu d'esprit. Et cependant, nous croyons qu'il suffirait de modifier bien légèrement la formule, de mettre le mot *force* à la place du mot *fluide*, et de nous rappeler quelques principes de physique pour transformer cet apparent paradoxe en une théorie pleine d'intérêt.

La matière par elle-même, avons-nous dit, c'est l'Inertie. Mais, nulle part dans la nature, nous ne connaissons cette matière inerte, cette matière morte. La matière se présente à nous mue par l'énergie. Ses atomes gravitent les uns autour des autres comme des astres, actionnés par une certaine force, dont il n'y a pas lieu de rechercher ici l'origine. C'est en ce sens que l'on peut dire que tout corps a une âme. Toutes les propriétés de la matière que perçoivent nos sens, y compris la pondérabilité, sont la conséquence des mouvements moléculaires de cette matière. Ce que nous percevons, c'est la réaction des mouvements moléculaires d'un corps sur les mouvements moléculaires de notre propre corps ; et, si la matière pouvait se trouver à l'état mort, tous ses atomes immobiles et se touchant, elle serait imperceptible à nos sens.

On sait que tout système de force physique en action provoque autour de lui le développement d'un « champ de force », portion de l'espace qui jouit de propriétés particulières. Un aimant est le centre d'un champ de force dont on démontre l'existence en saupoudrant de limaille de fer un carton placé sur l'aimant : les dessins de la limaille correspondent aux lignes du champ de force. Pareillement, chaque atome est le centre d'un champ de force.

(1) Nous n'ajoutons à ce terme d'*astral* aucun sens précis et défini, et nous nous en servons simplement pour désigner une modalité hypothétique de la matière différente de la modalité physique. On pourrait aussi bien dire la modalité A et la modalité B.

(2) Nous ne voulons pas entrer ici dans la discussion de la théorie des ions qui ne nous semble pas jeter sur la question une lumière philosophique bien vive. Car, si l'ion est une charge d'électricté, l'électricité une vibration de l'éther, et l'éther une forme de la matière, l'ion est la plus petite particule de matière indivisible. N'est-ce pas l'ancienne définition de l'atome ? N'arrive-t-on pas simplement à appeler ion l'atome, et atome la molécule.

Rappelons-nous maintenant un grand principe de physique *que deux champs de force de même nature sont impénétrables l'un à l'autre*, et *que deux champs de force de nature différente sont pénétrables l'un à l'autre* ; nous aurons un aperçu des changements de propriété que peut éprouver la matière.

Une belle démonstration expérimentale en a été faite par le physicien Thomson. Si l'on fait traverser le fil d'une bobine par un courant électrique assez puissant, et qu'on laisse tomber une boule de cuivre à l'intérieur de cette bobine, la boule sera arrêtée dans sa chute par une force invisible et restera suspendue en l'air. Il se développe dans cette boule un champ de force électro-magnétique analogue à celui du solénoïde, et ces deux champs de force de même nature se repoussant sont impénétrables l'un à l'autre. Si l'on recommence la même expérience avec une boule de bois, la boule tombera parfaitement à travers la bobine. Cette boule n'est pas susceptible, en effet, de développer un champ de force électro-magnétique : elle ne développe qu'un champ de force gravifique (dû à l'action de l'attraction terrestre), et ce dernier passe à travers le champ de force électrique comme s'il n'existait pas.

La tête d'un marteau ne touche jamais la tête du clou qu'il enfonce ; car, dans la matière *vivante*, deux atomes ne peuvent jamais se toucher. C'est le champ de force du marteau qui repousse celui du clou.

Et maintenant, supposons que le champ de force qui donne à l'atome ses propriétés puisse changer de nature, qu'un champ de force dit *astral* puisse remplacer le champ de force dit *physique* : l'atome changera aussitôt de propriété. Un objet à l'état *astral* pourra passer à travers un objet à l'état *physique* (expérience de Zœllner) ; car ce qui empêche deux corps de passer l'un à travers l'autre, ce n'est pas l'impénétrabilité de leurs atomes, séparés par des espaces vides comparables pour l'immensité aux espaces intersidéraux, c'est la résistance de leurs champs de force de même nature.

Par voie de conséquence, la matière à l'état *astral* sera entièrement impondérable et non pesante pour les sens *physiques* d'un homme. Et, si le champ de force de la moitié d'un objet quelconque vient à changer et passe de l'état physique à l'état astral, cet objet perdra pour nous la moitié de son poids. Nous voici d'accord avec M. Gaston Mery. Nous lui ferons seulement remarquer que, pour que ce phénomène se produise chez un médium, il ne suffit pas que celui-ci extériorise peu ou prou la force nerveuse qui est en lui et qui n'est évidemment pas pesante : il faut qu'il dématérialise une partie de son corps matériel et la fasse changer de modalité, ce qui est bien différent. Ainsi s'expliquerait l'expérience faite par Mac Nab, dans laquelle le médium aurait été transporté à travers un mur.

En résumé, nous croyons que certains phénomènes dans lesquels le poids de la matière semble se modifier (lévitation, par exemple) sont dus simplement au développement, par un sujet approprié, d'une force spéciale, qui vient contre-balancer l'action de la pesanteur ; mais que dans une classe de phénomènes plus transcendants, tels que la perte de poids du médium pendant la formation d'une matérialisation, ou surtout le passage de la matière à travers la matière (Zœllner, MacNab), la pondérabilité même de la matière se modifie par suite d'un changement de modalité dans les champs de force atomiques des corps. La matière changerait de *modalité* sans avoir d'ailleurs à changer d'*état* : la matière liquide physique deviendrait matière astrale liquide, par exemple ; conceptions assurément plus satisfaisantes que celle qui veut que les modalités impondérables de la matière ne soient que des états physiques de raréfaction supérieure, et que le malheureux médium de Mac Nab ait dû, pour traverser son mur, passer successivement par les états solide, liquide, gazeux et radiant ! En tout cas, nous avons cru intéressant de rapprocher ces conceptions de haute physique (dues à la science d'un savant trop modeste, M. le Dr R.) de la « chimère » de M. Gaston Mery.

A. Rougier.

LE SANG DE L'AGNEAU

Il paraît que la science explique tout. Du moins feu Berthelot l'affirmait. Elle n'a pas expliqué jusqu'ici le cas de la sœur Catherine Emmerich, religieuse augustine du couvent de Dulmen, en Westphalie, qui vivait au début du XIXe siècle et assista à la Passion de Notre-Seigneur-Jésus-Christ... Visionnaire... Sans doute, car elle vit par le menu tout le prodigieux détail de ces scènes sacrées sur lesquelles se modèlent la douleur et le rachat de l'humanité. Mais aussi, observatrice impeccable, qui reconnut comme un archéologue et sans les avoir jamais visités, les endroits précis et les domiciles, reconstitua fidèlement les costumes, les gestes, les discours, les visages. Le poète allemand Clément Brentano écrivit pendant quatre ans sous sa dictée dans la misérable petite chambre où elle gisait sur un grabat, marquée des stigmates mystiques et torturée par d'atroces souffrances — son couvent ayant été fermé et sa congrégation dispersée. Or, Brentano remarqua toujours en elle une

adaptation en quelque sorte naturelle de la faculté contemplative à la vie. Elle décrivait ainsi qu'une contemporaine les lieux fréquentés par le Sauveur, la Sainte-Vierge et les apôtres.

Les pages ardentes qu'elle nous a laissées dépassent, à mon avis, par leur sombre éclat et leur simplicité, les paysages moraux et les effrayants horizons de la *Divine Comédie.* Le Dante est un grand artiste, peut-être le plus grand. Son poème est hérissé de faces flamboyantes. Ses ellipses ont le vol de l'aigle. Ses couleurs sont empruntées à l'éclipse. Il nous ouvre la cité infernale comme s'il creusait un puits dans son cœur. Son génie coule et bout dans ses métaphores. Au lieu que la sœur Emmerich n'a pas d'art, ni d'artifice de composition. Les voix, les odeurs, les aspects la pénètrent, l'exaltent, la transfigurent comme une anonyme de la foule qui se pressait sur le Golgotha à l'heure où le divin sacrifice s'accomplit. Elle suit la trace du sang de l'Agneau. Elle parle un langage clair et familier.



ANNE-CATHERINE EMMERICH SUR SON LIT DE DOULEUR

(d'après le dessin d'Edouard Steenlé, gravé par F. Keller.)

⁂

Il y a une prédestination dans ce fait que son illustration des Evangiles apparut au commencement de ce XIXe siècle où devait sévir l'incrédulité. Elle montre les clous et les plaies. Elle apporte une netteté cruelle à la peinture des préparatifs, de la sauvagerie ambiante, des efforts de l'esprit du mal pour étouffer la Révélation. Elle emploie le style le plus réaliste, le plus propre à persuader ces encombrés de la matière qu'étaient déjà les hommes de son temps. Elle a l'air de promener par la main un sceptique au cœur sec qu'il s'agit de convaincre et d'émouvoir. Sa fièvre lucide nous explique la composition des bois de la sainte croix et les inscriptions gravées sur les trente deniers reçus par Judas. Elle nous transporte dans les hésitations et les superstitions de Pilate, offrant de l'encens à ses Lares et consultant les poulets sacrés.

Elle intercale la vision dans la vision, nous ouvre le cerveau de Claudia Procla, femme de Pilate : « Tandis qu'elle parlait à son mari, je vis un grand nombre de ses pensées, mais elles ne me sont plus parfaitement présentes. Voici cependant ce que je me rappelle. Elle avait vu les principales circonstances de la vie du Sauveur : l'annonciation, la nativité, l'adoration des bergers et celle des mages, les prophéties de Siméon et d'Anne, la fuite en Egypte, etc... Le Sauveur lui apparaissait tout brillant de lumière et elle apercevait en même temps les projets de ses ennemis sous les formes les plus horribles. »

Elle participe à ces scènes affreuses qui la remplissent d'horreur et de désespoir. Les gardes et les pharisiens la bousculent, l'empêchent de s'approcher du Divin Maître pendant la flagellation et la montée au Calvaire. Alors, elle parcourt les rues, elle entre

dans les maisons, elle constate l'indifférence ou la haine, elle ressort en hâte, elle écoute les discours des princes des prêtres. Elle est sur la place publique et dans le Temple, pendant que le ciel s'obscurcit et qu'un voile de ténèbres descend sur Jérusalem. Elle court à travers la campagne, elle aperçoit des silhouettes anxieuses, elle distingue les trois croix, celle du Sauveur, celles des larrons ; elle les rejoint, elle gémit auprès des saintes femmes, elle ne perd rien de cette longue agonie où s'éveille la conscience nouvelle de l'univers. Les sursauts de l'indignation, les alternatives d'une compassion déchirée et d'une espérance mystique, les effusions de foi se succèdent dans son âme ballottée, surmenée, harcelée comme un navire pendant la tempête.

⁂

Tout cela est d'une sincérité, d'une candeur sublimes. Prenez les plus grands drames antiques, sur lesquels pèse une immobilité, une fatalité d'airain ; qu'ils sont peu de chose à côté de ce drame par acceptation où la liberté du monde futur palpite selon le rythme d'un cœur à l'agonie ! La sœur visionnaire ne raisonne ni n'argumente. Elle n'est qu'une spectatrice inspirée. Mais comme elle participe au plus intime de tous les personnages, sauf un seul, celui qui est en train de mourir pour le salut des autres ! Elle respecte le mystère impénétrable.

Pendant ces récits de la Passion — nous dit un biographe — la sœur Emmerich avait une fièvre violente, et elle était tellement tourmentée par la soif, que sa langue était toute desséchée et contractée. Elle disait qu'il lui avait été impossible de relater tout ce que souffrit notamment Notre-Seigneur pendant le couronnement d'épines, parce quelle éprouvait elle-même ces douleurs à mesure. De temps en temps elle sortait de cette extase torturée, pour s'informer de la santé de tel ou tel voisin à qui elle avait promis une prière, et elle faisait cette prière. Je répète qu'il n'y avait en elle aucun symptôme de désordre nerveux, ni d'obscurcissement de la raison. Au contraire, cette raison faisait honte aux plus savants docteurs qui la visitaient. Ses réponses à des questions souvent importunes ou maladroites étaient pleines de sens et de mesure. Brentano admirait, à travers ces épreuves privilégiées et ce martyre au pied de la Croix, une sénérité singulière qui accompagna la visionnaire jusqu'à la mort.

Voici une des nombreuses preuves de cette Grâce... car il faut des termes religieux pour exprimer les états surhumains. La veille de la fête de saint Joseph, la sœur Emmerich interrompt son récit de la Passion. Elle vient d'apercevoir un charmant petit enfant à la blonde chevelure et presque nu — il avait seulement une ceinture autour du corps — qui lui dit : « Ne me reconnais-tu pas? Je suis de Bethléem et je m'appelle Joseph. » Il lui fait connaître le sens mystérieux de beaucoup de paraboles. Il lui explique que les champs où poussèrent les épines de la couronne produiront d'amples moissons de blé. Il l'emmène dans les lieux où s'est écoulée son enfance. Il semble vouloir, pendant quelques heures, la consoler et la distraire... C'est ainsi que son incroyable faculté de transport à travers les âges, de transmigration dans le temps et l'espace faisait dépasser à la sœur les scènes mêmes de la prédication et l'associait aux origines de la Sainte Famille. Elle revivait les livres saints. Elle assurait, en esprit et en chair, la permanence des Ecritures.

⁂

Ajoutons que sur aucun point du dogme, sur aucun des renseignements que la science même a pu contrôler, elle n'a jamais été prise en faute. Elle est tellement baignée de lumière qu'aucun filet d'ombre ne la pénètre. Elle semble une mémoire longue de dix-huit siècles qui a laissé choir tout l'intermédiaire pour ne garder que le divin, que la présence et l'ambiance du Sauveur.

Poivre et Sel.

Impressions psychométriques

dans un cimetière

Le *Mercure* de Norwich, du 23 mars dernier, cité par le *Light*, donne un compte rendu détaillé de quelques expériences faites dans le cimetière de cette ville par deux de ses rédacteurs en compagnie de plusieurs autres personnes, dont trois très sensibles aux manifestations psychiques et une dame possédant des facultés médianimiques psychométriques.

« Quelque temps auparavant, dit le journal, l'un de ceux qui nous accompagnaient, et qui est affecté d'une sensibilité psychique très développée, fut frappé, en se promenant dans le cimetière, d'éprouver alternativement des impressions de joie et de tristesse. Il pensa, d'après une expérience passée, que ces impressions pouvaient être dues à des influences psychométriques ou télépathiques provenant de choses qui l'entouraient et probablement des tombes elles-mêmes, des cercueils, du sol environnant et des restes humains ».

Les journalistes avaient donc choisi, pour les expériences, trois sépultures sur lesquelles ne se trouvait aucune pierre tombale pouvant donner une indication quelconque sur les personnes qui s'y trouvaient inhumées.

Les « sensitifs » se rangèrent autour d'une tombe en plaçant un pied sur elle ; ils s'efforcèrent d'éloigner de leur esprit tout sujet pouvant les distraire de l'objet de leurs recherches et de lui donner la faculté réceptive. Puis, au fur et à mesure que leur vinrent les sensations, ils les révélèrent aux journalistes.

« Pour la première tombe, dit l'article, tous s'accordèrent à reconnaître une extrême faiblesse, une sensation de frisson, comme celle qui provient d'une nervosité exaspérée, avec une vive douleur à la tête ; enfin les plus sensibles accusèrent une sensation de choc à la gorge.

« Mentalement, ils tombèrent d'accord qu'il s'agissait d'une impression de dépression extrême, ce qui pouvait bien être exact, car le corps enterré dans cette tombe était celui d'un homme dont le système nerveux avait été si violemment ébranlé, qu'il avait été incapable de le dominer et avait fini par se pendre.

« En approchant de la seconde tombe, les expérimentateurs avaient éprouvé une influence répulsive, comme la présence de forces antagonistes, et il leur fallut un grand effort de volonté pour rechercher les impressions et obtenir la passivité de l'esprit.

« La dame médium dont les impressions étaient mentales, tandis que celles de ses compagnons étaient physiques, éprouva des sensations dépressives comme de profond désespoir, et elle ressentit, ainsi que les autres, de vives douleurs à la tête, en même temps que des souffrances moins accentuées dans le reste du corps, enfin une tendance au vomissement.

« Le plus sensitif parmi les hommes déclara qu'il lui paraissait d'abord perdre toute force aux deux bras ; puis il retrouvait la force dans l'un des bras, tandis que le bras droit restait inerte. Ces impressions étaient tellement fortes que tous ceux qui les éprouvaient ne purent s'y soustraire pendant quelque temps.

« L'homme enterré dans cette tombe, un an auparavant, s'était, selon un mot populaire, « enivré à mort », et depuis une année avant sa fin, il avait perdu l'usage de son bras droit.

« Un seul des journalistes connaissait cette particularité ; mais il l'avait oubliée jusqu'au moment où cherchant à comprendre ce que lui disaient les médiums, il s'en souvint tout à coup ; de sorte que, dans ce cas, au moins, on ne pouvait soupçonner aucune possibilité de télépathie inconsciente entre les assistants et les médiums.

« La troisième expérience fut faite après une série d'autres, alors que les facultés psychiques étaient quelque peu émoussées par la fatigue, et fut moins réussie, quoique tous accusèrent une sensation d'extrême faiblesse ; l'un des médiums ajouta même qu'il sentait une impression mentale comme s'il n'avait pas fait ce qu'il devait pour ceux qu'il laissait après lui.

« En ce qui concerne les impressions physiques, le décédé avait succombé à la phtisie et s'était éteint à bout de souffle. Personne ne put expliquer l'impression mentale. »

Les journalistes alors essayèrent leur réceptivité personnelle, et après une certaine difficulté à provoquer chez eux une passivité suffisante, ils obtinrent quelques résultats satisfaisants :

« Sur une tombe où était inhumée une fillette qui avait été scalpée par une machine, un des investigateurs éprouva une violente douleur autour de la tête ; à une autre tombe où était enterré un homme qui avait été brûlé, il vit des lueurs rouges et éprouva une impression de tintement aigu dans un côté de la tête ; tandis qu'à la tombe d'une femme qui s'était suicidée en se jetant dans une rivière, il éprouva une sensation de chute. Au même endroit, son confrère sentit la terre s'ouvrir sous ses pieds, puis un choc, enfin son cœur cessa de battre, et il lui fallut un violent effort de volonté pour échapper à cette obsession. »

Dans quelques autres expériences, dit encore le journal que nous citons, la nature de la mort était connue à l'un ou à plusieurs des assistants, mais non à ceux qui recevaient les impressions. A la tombe d'un homme qui avait été tué d'un coup violent sur la tête, puis brûlé en partie, ces faits furent relevés exactement par les sensitifs.

Dans le cas d'une fillette dont les cheveux avaient été pris dans une machine, les sensitifs sentirent le sommet de leur tête tiré en arrière.

Quelques résultats très exacts furent aussi obtenus sur des tombes de trente-cinq ans de date ; mais les impressions étaient généralement plus vives sur les tombes plus récentes.

H. R.

UNE MAISON HANTÉE
près de Beaumont-sur-Sarthe

Nous recevons la lettre suivante :

Tout comme la fameuse maison du charbonnier Lerible, dont Mirville a décrit les phénomènes typiques, la maison de Mlle Sergent, à la Petite-Muloterie, sise commune de Saint-Marceau, sur la route de Beaumont (à 3 kilomètres de cette ville cantonale), arrondissement de Mamers (Sarthe), est depuis le 13 mars le théâtre de manifestations incroyables.

Chaque soir, à l'heure du coucher du soleil, une grêle de pierres, de tessons, de morceaux de tuiles et de briques, de mottes de terre, s'abat sur la toiture ou fouette la façade de la maison, brisant les vitres et pénétrant dans l'appartement, casse la vaisselle, le miroir, la boîte et le cadran de l'horloge, et détériore beaucoup les meubles et la batterie de cuisine.

La propriétaire de cette habitation, Mlle Henriette Sergent, est âgée de soixante-quinze ans. Elle a chez elle une fillette d'une quinzaine d'années qui lui sert de domestique.

Les curieux ne manquent pas d'aller voir la déconcertante lapidation. Le dimanche 17 mars, il y eut bien une affluence de près de 600 personnes à la maison hantée. La gendarmerie de Beaumont est allée sur les lieux pour procéder à une enquête : elle n'a pu, naturellement, découvrir aucun truc, aucune supercherie.

D'où viennent les projectiles ? La maison est isolée... Mlle Sergent n'a d'autre voisin que Mme Thibaut. Cette dernière, convaincue « qu'un sort a été jeté » sur l'habitation d'à-côté, a arrosé d'eau bénite son immeuble et ses appartements. Quoi qu'il en soit, la maison Thibaut a été jusqu'ici épargnée par le mystérieux « lapideur ».

H. Louatron.

Nos lecteurs remarqueront dans cette maison « hantée », comme dans toutes celles dont nous avons déjà parlé, la présence d'une fillette qui sert évidemment de médium, inconscient ou non.

LES
ERREURS DES CHIROMANCIENNES

Quelqu'un dit : « Je ne crois pas aux lignes de la main. Lisez donc dans la mienne. Ce n'est d'aucune importance, puisque je ne crois pas à ces sornettes. Lisez, je vous prie... Vraiment, cette ligne signifie... Et cette autre, que veut-elle dire ? Et celle-ci ? Je vous répète que je ne prends point ceci au sérieux. Donnez-moi des détails. Mourrai-je subitement ? Oui, vraiment, un accident ? Mais de quel genre ? Tâchez de lire. Voulez-vous voir l'autre main ? Voyons, sérieusement, qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? » — Et l'incrédule superstitieux maintient obstinément sa main sous le nez de l'expérimentateur. Au fond, tout le monde croit à la chiromancie.

Le docteur N. Vaschide, dans un très intéressant article de la *Revue de philosophie*, présage d'un livre capital sur la psychologie de la main, a essayé de déterminer la proportion des erreurs que commettent les chiromanciennes.

Le cas le plus simple est la détermination du sexe de la main. Le sujet passe la main par un judas... et le poignet est couvert. L'erreur ne dépasse guère 9 ou 10 0/0; elle porte surtout sur les mains des paysans, ou des mains choisies pour leur similitude avec celles du sexe opposé. La divination est plus délicate s'il s'agit d'adolescents. Des mains de fillettes de douze à treize ans ont été prises pour des mains de garçons dans la proportion de 25 0/0.

Les erreurs sur l'âge des mains sont intéressantes. C'est à trente ans tout d'abord, dit le docteur Vaschide, qu'on distingue plus facilement l'âge des mains (60/98) (1), puis à vingt ans, à quarante et soixante ans, ensuite vers l'âge de dix ans. L'erreur augmente et la détermination devient donc plus difficile surtout à six ans (18/93), ensuite vers cinquante-cinq ans et vers trente-cinq ans. Il est remarquable que les âges faciles sont précisément des étapes de l'évolution organique.

Dans la divination du caractère, on peut se demander dans quelle mesure l'examen de la physionomie aide à l'interprétation de la main. Le docteur Vaschide a trouvé que la proportion des lectures ainsi facilitées était, pour la détermination de l'âge, 75 0/0; pour le caractère, 31 0/0 ; pour le tempérament, 13 0/0; pour la nuance du caractère et des préoccupations mentales, 56 0/0 ; pour la synthèse de la personnalité du sujet, 89 0/0. Ce qui peut se traduire ainsi : « Oui, la figure définitive d'un sujet est fixée par les traits de son visage et l'habitude de son corps ; mais il est deux choses que la main à elle seule révèle exactement : c'est le tempérament et c'est le caractère, sinon dans ses nuances, au moins dans ses couleurs. »

La main décide les *grosses préoccupations* mentales. Les ennuis moraux ont été dénoncés 25 fois sur 29 ; les impulsions, 24 fois sur 33 ; les états passionnels, 14 fois sur 17. Ce sont là les approximations les plus fortes ; mais les ennuis d'argent ont été signalés aussi 9 fois sur 18 ; l'état d'abattement, 9 fois sur 13 ; l'état de scrupule, 12 fois sur 46.

Le diagnostic du passé pathologique du sujet varie de justesse suivant les maladies. Personne ne s'étonnera de voir une chiromancienne reconnaître la tuberculose (26/33) ou l'arthritisme (31/43). La coloration des lignes la renseigne sur les maladies anciennes du tube digestif (20/42). Les réponses sont beaucoup moins bonnes s'il s'agit de reconnaître que l'examiné a souffert d'une maladie mentale (10/46), d'une maladie de la peau (7/21), d'une maladie infectieuse (5/34), d'une maladie de la gorge (6/48) ou du foie (11/46).

Ceci est pour le passé Quant aux maladies dont le sujet souffre au moment de l'expérience, la goutte, la tuberculose, les troubles mentaux, sont aisément dé-

(1) Le premier chiffre indique le nombre des réponses justes ; le second celui des expériences.

celés. Les troubles hystériques sont reconnus 10 fois sur 15 (secousses rythmiques des extenseurs), l'épilepsie 13 fois sur 21 (asphyxie des extrémités et douleur aux articulations), l'état de phobie 6 fois sur 21 ; les idées fixes, 15 fois sur 25 ; les bouffées délirantes, 5 fois sur 16. — La maladie qui se reconnaît le moins est la crise hépatique (2 fois sur 20 seulement).

Reste l'avenir. Ce qu'on ne peut dire de plus certain, c'est que la sûreté de la prophétie décroît rapidement avec la distance de temps à laquelle elle doit se réaliser. D'autre part, en ce qui concerne les maladies qui ne sont pas décélées par une considération pathognomonique préalable, la proportion des prévisions réalisées est très faible : 4 0/0 seulement.

Les menaces de mort brusque, imprévue et accidentelle ne mériteraient pas plus de créance. « Dans mes observations, sur plus de cinq cents morts annoncées dans un laps de temps court, morts dues à des accidents ou morts spontanées, inattendues ou présages d'accidents graves, seulement trois cas se sont réalisés ; un sujet fort gravement blessé dans un accident de chemin de fer — un express ; — un second, un obèse, fut trouvé mort le matin dans son lit, quatre jours après la consultation de la chiromancienne, et un troisième trouva la mort dans un accident de voiture, deux ans après la prophétie de la prévision. C'est du simple hasard. Il faut ajouter encore que l'annonce du présage a souvent une influence débilitante, anxieuse, sur les malades un peu minés par quelque affection chronique, ou avec des mentalités sensibles. Je connais des cas de mort survenus à la suite d'une annonce prémonitoire d'un présage chiromancien.

HENRY BIDOU.

LES DEUX CARDAN

FAZIO ET JÉROME CARDAN (1)

Ces élémentaires *mortels* devaient plutôt correspondre à ce qu'on appelle, dans certaines doctrines occultistes, les *élémentals*, êtres purement instinctifs, soumis à la désintégration finale ; mais les élémentals n'ont pas de conscience, disent les occultistes ; dès lors les élémentaires de Fazio ne leur sont pas assimilables. Faut-il les assimiler aux larves ou semi-êtres de la doctrine cosmique ? « Les larves ou élémentaires, y est-il dit (*Tradit. cosmiq.*, II, p. 244), qui entrent dans la région de l'air respirable, aurisé par l'homme, y prennent et y cèdent la forme qui, à peu d'exceptions près, est à la similitude des parties variées de l'homme. Ces semi-êtres, désirant toujours se matérialiser de plus en plus, descendent vers les sphères et les sphéroïdes matériels autant qu'ils le peuvent, et les plus forts entrent dans les auras individuelles des sensitifs humains et vivent des degrés d'être mental, psychique et nerveux, à la manière des parasites, non par dessein mauvais ni de propos délibéré, mais poussés par l'instinct d'exister en forme dans les meilleures conditions possibles... » Ces semi-êtres n'ont également qu'une existence éphémère, mais ne correspondent aucunement aux élémentaires de Fazio. Ces derniers, avec leur conscience individualisée, ne peuvent guère être autre chose que des esprits de nature humaine, qui ont mystifié Fazio ; ils ne sont nullement d'origine spéciale, comme ils le prétendent, ne sont pas les éducateurs des hommes, mais de simples farceurs, et ne sont pas assujettis à la mortalité, comme ils le faisaient croire au disciple d'Averrhoès qu'était Fazio Cardano.

D'après les occultistes, les élémentaires ne sont en effet autre chose que des êtres spirituels, conscients et personnels, formés de tous les éléments qui constituent le Moi humain et évoluant dans le plan astral. Ils les assimilent aux esprits admis par les spirites. Nous le voulons bien, tout en faisant remarquer que *le terme d'élémentaires devrait être réservé aux esprits peu évolués incarnés ou non.*

De toutes manières, les êtres qui sont apparus à Fazio n'ont pu être que des esprits plus ou moins évolués. Certains occultistes affirment que seuls les esprits les moins évolués, donc réellement élémentaires, répondent à l'évocation des humains. Oui, en général, mais l'exagération est évidente. De grands esprits, qui ne sont pas des élémentaires dans le sens que nous venons d'indiquer, peuvent être évoqués, mais dans des conditions et suivant des règles que les spirites ne connaissent et n'observent guère.

D'autre part nous admettons, avec Kiesewetter, que certaines communications ne sont que la traduction de pensées préexistant dans la conscience du médium ou des assistants.

Mais nous croyons que l'auteur allemand va trop loin en généralisant et en affirmant que les soi-disant esprits ne révèlent que « ce qui sommeille dans la conscience de l'époque et de l'individu ». Il est fort possible que Fazio ait, dans sa vision, objectivé ses propres pensées et idées, qui étaient bien celles de son époque sur la nature des esprits ; ce ne serait plus alors qu'une hallucination, une savante hallucination. Mais il est possible aussi que les esprits, avec lesquels il s'était mis en rapport volontairement ou non, fussent capables de lire dans sa mentalité et lui aient ainsi servi ses propres idées.

Quoi qu'il en soit, et à l'encontre des négateurs qui

(1) *Suite*. Voir le numéro du 1er avril 1907.

honnissent toute révélation et en dénient même la possibilité, nous avons la conviction que la révélation existe ; ce qui le prouve, ce sont les prédictions mêmes faites des années à l'avance par des médiums hautement doués, et qui se sont réalisées à la lettre et dans tous leurs détails.

D'ailleurs, dès qu'une communication dépasse le niveau du terre à terre, on en fait honneur à la grande intelligence, à la fertile imagination et à la merveilleuse mémoire du médium ; si la communication prend des allures transcendantes, s'exprime dans un symbolisme quelque peu ardu ou présente d'autres caractères spéciaux, dont la compréhension n'est pas à la portée des cerveaux dogmatiquement rétrécis de nos « scientifiques », on crie à l'extravagance, ou on se sert d'un vocable plus ou moins doux et poli qui au fond est synonyme de folie. On voit donc que la généralisation de Kiesewetter dépasse le but.

Dans le cas de Fazio Cardano, il est évident que ce que lui dirent les deux esprits vêtus de soie, à la grecque, répondait à des préoccupations de son mental. S'il n'avait été un disciple d'Averrhoès, s'il n'avait partagé les idées de son maître sur l'existence d'une immortalité de l'âme, le nom d'Averrhoès n'aurait été prononcé ni sa doctrine néantiste agitée dans la discussion qu'il eut avec ces esprits.

Fazio Cardano niait donc l'immortalité de l'âme et pensait que rien ne survivait à l'anéantissement du corps. Nous ne savons que penser de cette singulière conviction chez un homme qui croyait en Dieu, le priait, admettait l'existence d'anges et d'esprits, enfin connaissait la magie et le surnaturel. Il y avait certainement là un certain degré de déséquilibre mental.

⁂

Fazio avait des visions prophétiques. La suivante, empruntée au livre *De arcanis æternitatis*, Cap. XI, p. 22, de Jérôme Cardan, mérite d'être rapportée.

« Mon père, Fazio Cardano, m'a raconté que, priant un jour pour que certain prince ne fût chassé de ses états, il se présenta à lui un personnage d'aspect vénérable, à la barbe flottante et vêtu de blanc, qui lui dit que ce qu'il demandait était impossible. Mon père lui en demanda la raison et il lui répondit : « Parce qu'il fait horreur à l'empereur (Satrapae) et à la majesté divine. » Mon père répliquant : « Comment cela ? » il ne répondit par aucune parole, mais écarta devant ses yeux comme un voile et lui fit voir des choses si horribles (les crimes du prince, qui n'était autre que Louis Sforza) que, rien qu'en y pensant, il en éprouvait encore de l'épouvante ; il ne désirait rien de plus que d'oublier cette journée. Cependant le prince fut vaincu par ses ennemis et, privé de son gouvernement, mourut misérablement. » Il s'agissait là évidemment d'un fait de voyance prophétique. Rivari l'appelle une hallucination, d'autant plus que Fazio prétendait avoir été en rapport pendant de longues années avec un démon familier qui le conseillait, l'instruisait, et l'aidait.

Voici ce que dit Jérôme Cardan à se sujet : « Fazio Cardano, comme il le disait lui-même, a eu pendant fort longtemps un démon familier éthéré, qui lui donnait des réponses exactes quand il faisait des conjurations, mais les donnait fausses, tout en apparaissant, quand il négligeait les conjurations. Mon père resta en rapport avec lui pendant vingt-huit ans, si je ne trompe, et continua encore à le voir ensuite pendant cinq ans. Quoi qu'il en soit, tant qu'il fut en rapport avec ce démon celui-ci lui fut assez utile, ne fût-ce qu'en lui prouvant qu'il existait des démons (ou esprits) ; mon père obtenait d'eux des renseignements minutieux sur toutes espèces de choses. Il faut dire, en effet, que le susdit démon ne se présentait pas toujours seul, bien qu'il en fût ainsi habituellement, mais encore en compagnie d'autres. » (*De varietate rerum*, lib. XVI, cap. 93).

Jérôme Cardan ne fut pas d'abord entièrement convaincu de la réalité de l'existence de ce démon familier, qui rappelait trop le démon historique de Socrate, et cela parce que certaines prédictions faites par lui ne se réalisaient pas, pas plus que les oracles que Fazio tirait de la géomancie, qu'il pratiquait avec passion. Et cependant toutes les prédictions n'étaient pas fausses, témoin celle concernant Louis Sforza. Jérôme s'enhardit jusqu'à demander un jour à son père *si ce n'était pas, peut-être, son âme surexcitée qui prophétisait ainsi ;* Fazio ne voulut pas démordre de sa croyance en son esprit familier et répondit à son fils : « Je n'étais ni en somnambulisme, ni ivre, ni fou ; je l'ai vu de mes yeux aussi nettement que je te vois et l'ai entendu de mes oreilles parler aussi distinctement que je t'entends. »

Parmi les songes assez nombreux qu'eut Fazio, nous relaterons, d'après Rivari, celui qui lui advint à l'époque où la peste sévissait à Milan et précisément la nuit qui précéda le jour où il en fut lui-même atteint. « Mon père, dit Jérôme (*Synesiorum somniorum*, lib. IV, p. 711), en l'année du salut 1456, lors de l'épidémie de peste qui régnait à Milan, vit une nuit en songe un génie (de nos jours on dirait : un ange) descendre du ciel à grand pas, car il n'avait pas d'ailes. Aussi mon père crut-il que ce génie, qu'il entendit l'appeler, venait lui annoncer sa mort. Il alla se cacher dans une caverne voisine et en masqua l'ouverture avec du feuillage pour ne pas être vu.

« Cependant le génie descendit sur la terre et appela mon père par son nom. Celui-ci ne bougea pas de sa

cachette. Et le génie, après l'avoir appelé trois fois, dit : Tu ne veux pas venir ? et il s'en alla. Réveillé de son rêve, Fazio pensa qu'un grand péril le menaçait ce jour-là; il donna donc l'ordre de fermer à clef la porte de la maison et de ne laisser entrer personne à son insu. Il laissa cependant la clef à la domestique. Celle-ci, pendant que mon père était occupé à étudier attentivement, oublia l'ordre reçu et introduisit le forgeron Giovanni Scorpioni, lequel, se présentant à l'improviste devant mon père, lui communiqua la peste. Cet homme s'était échappé en cachette par le toit de sa maison, où étaient mortes onze personnes de cette maladie. Mais mon père fit usage d'un médicament spécial qu'il tenait toujours prêt contre la peste, et y échappa. Cette issue heureuse lui avait été prédite dans son rêve, puisqu'il avait réussi à rester caché dans la caverne sans être vu. Quant à moi, je ne saurais dire si pareil songe se présenta pour son salut plus que pour son dommage. »

Naturellement Rivari considère le songe de Fazio avec son interprétation comme une anomalie mentale et traite de même tous les songes de cette nature.

Pour finir de caractériser Fazio, remarquons que malgré les tares qui en faisaient un dégénéré selon les idées de l'école de Lombroso, il était médecin réputé et jurisconsulte très avisé, ennemi de la torture qu'il cherchait toujours à éviter aux accusés, en les amenant par son habileté professionnelle à faire des aveux ; il n'était guère, non plus, partisan de la peine de mort.

⁂

On voit par ce qui précède que si Jérôme Cardan a eu des facultés médiumiques, il les tenaient par hérédité de son père, du moins en partie ; car sa mère avait également des songes prémonitoires et, comme dit Rivari, des « hallucinations véridiques ».

Voici le récit d'un songe de sa mère, tel que le donne Jérôme : « Il restait à ma mère Chiara Micheri deux fils qu'elle avait eus de son premier mari, Antonio Degli Alberi : Thomas, âgée de treize ans, et Catherine, âgée de neuf ans. Elle en avait perdu quatre. En décembre de l'année 1501 (j'avais alors près de trois mois) elle vit une nuit, en rêve, une poutre qui s'étendait d'un côté à l'autre du ciel, et sur cette poutre passait la bien-heureuse vierge Marie. Devant elle marchaient les quatre fils qui étaient morts, derrière les deux enfants qui lui restaient. Elle se réveilla et comprit que les deux enfants encore vivants mourraient sous peu. Encore la même nuit, ses enfants l'appelèrent et elle les trouva atteints du mal qui devait les enlever dans les huit jours. La peste régnait alors dans la ville. »

Voici encore l'un des faits d' « hallucination véridique » qui sont rapportés d'elle : « Ma mère, femme nullement superstitieuse, dit Jérôme, et plutôt religieuse, m'a raconté qu'ayant une fois avec elle un enfant de trois mois, qu'elle avait eu de son premier mari Antonio Degli Alberi, qui était même présent, elle entendit comme quelqu'un traverser tout nu la chambre. Le mari s'écria qu'il avait observé le même fait ; ils en restèrent émerveillés et épouvantés, pensant à un prodige. Or, le jour suivant l'enfant, bien que très bien portant jusqu'alors, mourut. Voilà ce que m'a raconté cette femme sincère et sérieuse ».

Ce n'est pas tout. Jérôme Cardan avait aussi un parent qui présentait des « hallucinations télépathiques », toujours selon l'expression de Rivari : « J'avais un parent nommé Battista Cardano, qui était notablement plus âgé que moi et faisait ses études à Pavie. Une nuit qu'il voulait se lever et essayait de faire de la lumière, il entendit ces mots : Adieu, mon fils, je vais à Rome; et il vit en même temps une immense splendeur comme par l'embrasement d'une brassée de paille.

Atterré, il lança au loin son briquet et se cacha sous les couvertures jusqu'à ce que ses camarades fussent de retour de l'Académie. A leur retour, le croyant malade, ils frappèrent et il ouvrit. Comme ils lui demandèrent pourquoi il était resté à la maison, il répondit qu'il craignait que sa mère ne fût morte et raconta en pleurant ce qu'il avait vu et entendu. Ils tournèrent la chose en plaisanterie : les uns se moquèrent de lui, les autres l'exhortèrent à avoir courage. Le lendemain, sans avoir rien su d'une maladie de sa mère, il apprit qu'elle était morte à l'heure même où il avait eu le pressentiment. Le château des Cardano était à 42 milles de Pavie. Cet homme n'était ni menteur, ni superstitieux, et il affirmait que jamais auparavant il n'avait vu ni entendu rien de supranaturel. » Voici le commentaire que fait Jérôme Cardan de tous ces faits extraordinaires : « Il y a des phénomènes extraordinaires propres à certaines familles comme les Cardano, les Pallavicini et, m'a-t-on dit, les Torelli et d'autres illustres maisons. De semblables phénomènes ne s'observent pas chez tous les membres d'une famille, mais seulement chez les membres de certaines branches, puis plus chez tels individus que chez tels autres, de sorte que ces prodiges se présentent jusqu'à dix fois chez l'un, et une fois seulement chez l'autre et encore avec incertitude. »

⁂

Nous le répétons : pour les singularités de son caractère et pour ses facultés médiumiques, Jérôme Cardan avait de qui tenir. Mais avant de parler de ces

dernières, nous devons donner une idée de sa carrière si mouvementée :

Jérôme Cardan, d'origine milanaise, naquit à Pavie le 24 septembre 1501, sous des influences astrologiques néfastes, a-t-il dit, ayant à son ascendant Jupiter et, dominant toute la maison, Vénus. Son père fut son premier maître, et un maître peu tendre ; sa mère était très irascible, et entre les deux il eut une enfance plutôt malheureuse, sans compter les nombreuses maladies qu'il traversa et les accidents qu'il subit. A l'âge de vingt ans, il commença à suivre les cours de l'université de Pavie et y fit de rapides progrès ; mais ses études furent interrompues par la fermeture temporaire de l'université en raison des guerres qui dévastaient la région. En 1524, il se rendit à Padoue, où il fut reçu maître des arts et docteur en médecine. Il se fixa ensuite à Sacco et en 1529 passa à Milan, où le collège de médecine refusa de l'admettre parmi ses membres. Plus tard, en 1534, il obtint une chaire de mathématiques, fort peu rémunérée. Il avait beaucoup de peine à faire vivre sa famille, d'autant plus qu'il avait la passion du jeu. En 1539, le collège des médecins de Milan finit par l'agréer ; en 1544, il fut appelé à une chaire de médecine à Pavie, mais l'université fit banqueroute et ne le paya pas ; il dut revenir à Milan à la fin de l'année. Cependant sa réputation médicale devenait européenne. Le pape Paul III voulut l'attacher à sa personne, mais Cardan refusa cette charge qui lui parut trop précaire. En 1547, le roi de Danemark lui offrit, à son tour, la charge de médecin de la cour ; il refusa sous prétexte que le climat du Nord ne lui convenait pas, mais en réalité pour échapper à la nécessité d'abjurer le catholicisme, ce qui était très honorable, bien qu'en réalité il ne s'attachât positivement à aucune religion. De 1547 à 1551, il fut professeur de médecine à Pavie, puis en 1552, se rendit en Écosse pour traiter l'archevêque de Saint-André ; ce qui prouve qu'il ne craignait pas le climat du Nord. Il réussit à guérir l'archevêque d'une maladie grave, après quoi il revint à Milan, où il enseigna la médecine. Il y resta jusqu'en 1559, puis retourna enseigner à Pavie jusqu'en 1562. Dans l'intervalle, en 1560, il perdit son fils, condamné à mort pour avoir empoisonné sa jeune femme ; ce fut un cruel chagrin pour lui. Il passa ensuite à Bologne, en 1562, mais fut incarcéré le 6 octobre 1570, pour avoir fait et publié l'horoscope du Christ. Relâché le 1er janvier 1571, il se rendit à Rome et y fut agrégé au Collège de médecine et reçut une pension du pape. Il mourut à Rome en 1576.

Il n'est guère de branche des connaissances humaines à laquelle Jérôme Cardan n'ait touché. Dans son : *De libris propriis*, il dit : J'ai traité de matières variées : dialectique, géométrie, arithmétique, musique, astrologie dans ses deux branches, celle qui concerne la divination et celle qui a rapport à l'influence des astres sur les actions humaines ; puis optique, métoposcopie, agriculture, architecture, géographie, médecine, philosophie naturelle, dans ses deux parties, celle qui nous est venue d'Aristote et traite des choses manifestes, et celle qui a pour objet les choses cachées et les arcanes, appelée magie. J'ai en outre écrit sur l'art d'interpréter les songes prophétiques, sur la manière de gouverner un état, sur la théologie supérieure et la morale. »

Il repolissait et remaniait ses livres, les récrivait trois et jusqu'à dix fois avant de les publier. Il disait que l'ordonnance de ses livres lui était indiquée dans des songes. Lorsqu'il commença la rédaction de son : *De astrorun judiciis*, il dit avoir eu le songe suivant : « Il me semblait que mon âme se trouvait dans le ciel de la lune, déjà dégagée du corps et solitaire, et je me lamentais à ce sujet, quand j'entendis la voix de mon père me disant : Je suis désigné par Dieu pour être ton gardien. Ici toute l'étendue est pleine d'âmes, mais tu ne les vois pas, pas plus que tu ne me vois. Seulement, il ne leur est pas permis d'entrer en rapport avec toi. Tu resteras dans ce ciel pendant sept mille ans, et autant dans les autres ciels successivement jusqu'au huitième. Après quoi tu entreras dans le royaume de Dieu. — J'aurais pu croire que c'était là un songe vain, si je n'avais pas été amené à écrire par la suite tant d'ouvrages qui semblent bien être dans un certain rapport avec les significations des planètes ; il me semble, en effet, que dans mes écrits j'ai embrassé tout le connaissable, tel que l'indiquait le songe. Ainsi l'Empirée peut désigner le traité : *De arcanis æternatis*. Le nombre infini d'étoiles qui brillent dans le huitième ciel peut indiquer les livres ; *De rerum varietate* et *De subtilitate* ; le ciel du soleil l'art médical, puisque ce dernier tire son origine d'Apollon ; Mercure désigne les livres sur la géométrie et l'arithmétique, Vénus les livres fantaisistes, Jupiter les œuvres morales, Saturne et la Lune les livres sur les songes ainsi que ceux qui se rapportent à la divination, Mars, enfin, les livres sur les jeux. »

(*A suivre.*) Dr Lux.

(*Extrait de la Lumière.*)

ÇA ET LA

Le caractère dévoilé par la marche.

On vient d'établir ce qui suit : Il y a quatre types de pas. Les petits pas précipités appartiennent aux gens superficiels, aux pessimistes, aux intellectuels et aux

femmes frivoles. Les petits pas lents désignent les âmes simples, sereines.

Les grands pas marquent la volonté réfléchie, le calcul opiniâtre. Les grands pas rapides indiquent l'ardeur, la décision, l'humeur batailleuse, l'esprit combatif.

Les gens entreprenants, confiants en eux-mêmes, marchent droit en frappant le sol du talon ; les gens rusés, traîtres, diplomates, décrivent des courbes sinueuses ; les découragés, les mélancoliques traînent les pieds ; les énergiques tendent le jarret ; les nonchalants se dandinent et les timides rasent les murs.

Observez donc la marche de vos contemporains pour mieux les connaître.

Utilité de la voyance.

La question de « l'avenir dévoilé » intéresse passionnément nos lecteurs, s'il faut en juger d'après les nombreuses lettres que nous recevons et dans lesquelles, à l'envi, ils vantent, avec preuves à l'appui, la clairvoyance de leur devin favori.

En voici une nouvelle, que nous enregistrons comme toujours :

Madame,

La voyance, quelle que soit sa cause : cartomancie, chiromancie, somnambulisme, peut être chose précieuse, comme le témoigne le fait qui suit :

J'étais à Paris, de passage, et j'y avais reçu l'hospitalité chez une amie de longue date, auprès de laquelle je venais chercher le secours d'un conseil dans une circonstance particulièrement grave. Il s'agissait d'un second mariage ; j'avais été fort malheureuse au cours de la précédente union. J'hésitais. Devais-je, oui ou non, m'engager de nouveau ?

Mon amie, effrayée devant telle responsabilité, se récusa ; mais, sur mes instances, elle me conduisit chez une voyante dont elle avait entendu dire le plus grand bien : Mme Lorenza.

A peine endormie, celle-ci répondit à mon angoisse, pâr cette phrase tirée de l'Evangile :

— Cette erreur sera pire que la première.

Sceptique, bien qu'un peu étonnée, j'insistai. Mme Lorenza, alors, ajouta, toujours d'après les Saintes Ecritures :

— J'ai cherché un consolateur et ne l'ai pas trouvé.

Puis elle s'éveilla, me laissant émerveillée, car je n'avais pas prononcé un mot sur le sujet qui m'avait conduit vers elle.

Mise au courant, Mme Lorenza me proposa d'achever, par les cartes, cette consultation un peu brève. Elle avait d'étranges tarots, où, sur certaines lames, les figures étaient remplacées par les chiffres.

Après les avoir battus, elle me déclara :

— Ayez confiance dans l'avenir. Un autre viendra. Vous vous marierez dans le courant *de mars 1904*.

Ce fut l'exacte vérité.

Veuillez agréer, etc.

Mme B.,
Rue Saint-Jean, Caen.

A TRAVERS LES REVUES

EXPÉRIENCES DE PSYCHOMÉTRIE

Mme Home relate, dans les *Annales des sciences psychiques*, quelques expériences de psychométrie auxquelles elle s'est livrée. Nous extrayons de son artic'e ces curieux exemples de clairvoyance :

1er *cas*. — Enveloppe contenant quelque objet non reconnaissable, étant enveloppé dans une feuille de papier :

« J'ai la sensation d'écrire rapidement ; je suis très affairé ; j'ai beaucoup à écrire ; je sens que la personne de laquelle vient cet objet a quelque chose à faire, mais je ne puis pas déterminer l'objet de son travail, ou plutôt de son écriture. »

L'enveloppe contenait un crayon appartenant à une personne qui n'était pas présente. Voici la déclaration de la dame qui l'avait apporté :

« Il s'agit du crayon de ma sœur. Je n'ai pu m'empêcher de sourire de l'exactitude des impressions de Mme Home : ma sœur est une personne très affairée, elle écrit avec une grande rapidité, et se sert de son crayon pour écrire sur des sujets les plus différents. Le crayon était enveloppé dans le papier, ce qui fait que Mme Home ne pouvait pas voir de quel objet il s'agissait.

« M. E. H. MAC LEA. »

2e *cas*. — Enveloppe contenant un objet absolument méconnaissable, étant enveloppé dans du papier et de la ouate.

« Je sens que je ne peux sortir de l'endroit où je me trouve, je me sens stationnaire d'une manière étrange, comme si j'étais attaché, je voudrais sortir des quatre murs, mais je ne le puis pas. Je ne sens pas autre chose. »

Il s'agissait d'une breloque et d'une chaîne appartenant à un monsieur paralysé. Voir la déclaration qui suit :

« Chère Madame Home,

« Je tiens à vous faire connaître combien vous avez été exacte en manifestant les impressions que vous avait fait naître le petit paquet contenant la chaîne de montre et la breloque de mon mari enveloppées dans du papier et de l'ouate. La chaîne n'avait pas servi depuis sa mort ; mon mari avait les jambes partiellement paralysées, et il était confiné dans son fauteuil.

« Croyez-moi votre dévouée.

« T. W. FISHER. »

3e *cas*. — Objet placé dans une enveloppe méconnaissable.

« Je lis, non pas un livre léger ; je dois bien songer à ce que je lis. Il me semble connaître le propriétaire de cet objet. Je me sens triste. Je ne saisis pas autre chose. »

Reconnu exact ; il s'agissait des lunettes du père de la personne qui m'avait soumis cet objet ; je connais ce monsieur. Suit la déclaration :

« Une après-midi, j'apportai chez Mme Home les lunettes de mon père, enveloppées dans un journal et enfermées dans une enveloppe. Mme Home ne pouvait pas connaître ce que contenait le paquet. Je lui entendis dire ce qui est enregistré dans les quelques lignes ci-jointes ; cela est absolument correct : mon père lit beaucoup, des livres qui demandent beaucoup de réflexion, et il est fréquemment triste. Je puis ajouter que Mme Home est en rapport avec lui.

« M. E.-H. MAC LEA. »

4e *cas.* — Enveloppe contenant quelque tissu, ainsi que je m'en aperçus en la touchant, mais je perdis le sentiment qu'il s'agissait de cet objet pendant que je parlais : « Je touche quelque chose de froid, de très froid. » (Une pensée me traversa l'esprit : « Dois-je dire ce que je sens réellement? Ne serait-ce pas un sacrilège ? » Je décidai rapidement que l'expérience n'aurait pas eu de valeur si je ne disais pas tout ce que je sentais, et je continuai) : « Je sens comme si j'avais touché le visage d'un mort; j'ai ma main sur cela — il y a bien longtemps — je me sens près de quelque chose de bien triste. »

L'objet était la doublure d'une casquette qui avait appartenu à un monsieur qui était tombé soudain de sa bicyclette et était mort d'une maladie de cœur ; il avait été remis au colonel Taylor pour qu'il le fasse soumettre à la psychométrie. Si le colonel avait jamais connu le contenu de l'enveloppe qui était fermée, il l'avait évidemment oublié. Il nous fallut ouvrir l'enveloppe pour nous assurer, si possible, de l'exactitude des sensations du sujet.

Voici les déclarations du colonel Taylor et de Mme Carruthers :

20 Janvier 1904.

« Il y a quelques années, Mme Carruthers me donna la doublure de la casquette que son mari portait quand il mourut, et cela pour que je la soumette à une expérience. Je ne me souviens pas avoir dit à Mme Home posséder cela ; en tout cas, elle n'a jamais vu l'enveloppe dans laquelle je lui présentai cet objet jeudi dernier ; elle n'avait d'ailleurs aucune raison pour s'attendre à ce que j'apporte ledit objet chez elle, à cette occasion.

« Colonel G. L. Le M. TAYLOR. »

19 Janvier 1904.

« Ceci est pour attester que j'ai identifié l'objet psychométrisé comme étant la doublure d'une casquette portée par mon mari au moment de sa mort. J'ignorais absolument que quelqu'un s'occupât de psychométrie, en ces jours-ci, à Cheltenham, et j'avais complètement oublié avoir donné cette étoffe au colonel Taylor pour qu'il la fasse psychométriser ; je dois, en effet, la lui avoir donnée depuis sept ans environ. »

Signé : ISABELLE CARRUTHERS.

5e *cas.* — Chaîne d'or.

« Je vois une dame âgée ; elle porte une robe de soie noire ; elle est mise d'une manière recherchée ; ses cheveux sont divisés au milieu ; elle a des boucles des deux côtés ; elle porte cette chaîne autour du cou ; ça été un présent d'amour. »

Le même objet a été ainsi psychométrisé par une autre dame :

« Vieux souvenir, les vieux visages sont les meilleurs. »

La propriétaire de la chaîne déclara que celle-ci avait appartenu à une dame dont l'apparence était conforme à la description qui en avait été donnée. Voici la déclaration :

« Je présentai la chaîne d'or de ma sœur pour la soumettre à la psychométrie. Elle n'était pas enveloppée. Mme Wickham la prit d'abord dans ses mains, et prononça les quelques mots qui ont été enregistrés plus haut. Mme Home la prit ensuite et décrivit ma grand'tante, à qui la chaîne avait appartenu précédemment, avec beaucoup d'exactitude : la chaîne avait été laissée à ma sœur en gage d'affection.

« M. E. H. MAC LEA. »

6e *cas.* — Enveloppe contenant quelque chose de mince, peut-être une lettre, rien que l'on puisse connaître au toucher.

« Je vois une petite enfant, avec de beaux cheveux blonds bien coiffés ; elle porte un petit tablier blanc et tend sa figure pour demander un baiser ; elle paraît âgée de quatre à cinq ans, a un petit visage joyeux. Il n'y a rien de triste attaché à cette enfant. Je ne vais pas au delà de son enfance. » (Je m'étonnais de ne pas le pouvoir, puisqu'il s'agissait apparemment d'une lettre, et j'en conclus qu'il devait s'agir d'une lettre se rapportant à l'enfant.)

L'enveloppe a été envoyée par la propriétaire au moyen d'une autre dame comme elle ne pouvait pas venir elle-même. La propriétaire est pour moi une étrangère puisque je n'ai échangé avec elle qu'une seule visite. Voici la déclaration suivante :

« Chère Madame Home,

« Je vous envoie ces quelques lignes pour vous dire que ce que je vous ai envoyé cet après-midi était une boucle de cheveux ayant appartenu à une petite enfant morte il y a plusieurs années déjà. Vous avez si exactement décrit l'enfant, que, jeudi prochain, Miss Mac Lea vous apportera une petite miniature qui la représente, justement pour que vous puissiez constater combien votre description était exacte. La petite est morte à l'âge de quatre ans et demi; c'est là, je suppose, ce qui vous a empêché d'aller au delà de l'enfance de la fillette.

« Croyez, Madame, à mes salutations sincères.

« G. M. P. PATERSON. »

7e *cas.* — Bague qui m'avait été remise par une dame de l'assistance, avec laquelle je n'avais aucun rapport, ayant été amenée dans notre cercle ce jour-là pour la première fois par une amie qui savait qu'elle s'intéressait à ces questions.

« J'ai deux sensations : Je suis pleine de vie et joyeuse, et maintenant je vais en arrière dans le temps, et je me sens changer : je vois un homme, je suis un homme ; c'est tout à fait différent, je suis plus solennel, je suis un homme, et quand je touche la bague, elle se déplace, et mes doigts courent tout le long des anneaux d'une chaîne, je ne sais si cela a quelque rapport avec la bague, mais c'est tout ce que je puis dire. »

La dame dit alors que la bague avait été faite avec une chaîne qui avait été portée par son mari, mais il n'y avait en elle aucun signe qui pût le faire comprendre. Il s'agissait d'une « alliance » de forme ordinaire. Voici une lettre à ce sujet :

Chère Madame Home.

« J'ai parlé hier à Mme Wickham, et je lui ai donné une commission pour vous ; maintenant, toutefois, j'ai pensé que c'était mieux que je vous écrive moi-même. C'est pour vous dire combien j'ai été satisfaite de la manière dont vous avez psychométrisé ma bague jeudi dernier. Tout ce que vous avez dit est parfaitement vrai, et comme nous sommes étrangères l'une à l'autre, pour ainsi dire, et que vous ne saviez rien de ce qui me regarde, je pense qu'il doit y avoir réellement « quelque chose » dans la psychométrie. Je regrette de devoir justement quitter Cheltenham.

« En vous remerciant pour votre aimable hospitalité, croyez-moi sincèrement votre dévouée.

« EVELYN L. CAMPBELL. »

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73